

Les mois dernier seulement il a fait défaut.

Pas un écu n'a été versé.

Pas un visite d'excuses n'a été faite.

M. de Broglie, étonné de cette négligence, a fait écrire au fermier.

Celui-ci a répondu :

—J'avais mes fonds tout prêts ; mais je ne suis pas allé les porter à Paris, quand j'ai lu l'avis suivant :

“ M. le ministre de l'intérieur ne recevra pas jeudi prochain, ni les jeudis suivants.”

Je lis dans un journal de province :

“ Hier, on a retiré d'un puits, sur la route de Carpentras, le corps d'un soldat du 95^e de ligne. On présume que c'est celui d'un militaire.”

Le mot *présume* me semble bien hasardé.

Extrait du rapport d'un caporal chargé de constater l'état du corps de garde.

“ Il n'y a pas de porte à la porte, de sorte que quand il pleut il tombe de l'eau.”

A la correctionnelle :

Le président.—Vous vous plaignez d'avoir été battu par le prévenu que voilà.

Le plaignant.—Oui, monsieur le président il m'a donné des coups de pied dans le.....

Le président.—Asséyez-vous sur ce mot..... le tribunal vous comprend.

Le *Monde* et l'*Univers* analysent un fort curieux travail qui a paru dans le *Journal de Florence*. Ce récit reprend cette thèse déjà connue et probable d'ailleurs que l'inimitié des carbonari, dont jadis Napoléon III avait fait partie, fut la cause de l'attentat d'Orsini.

C'est au lendemain du 14 janvier qu'il consulta un exilé romain (dont on ne donne pas le nom) avec qui il avait combattu dans les Romagnes pour savoir ce que la secte voulait de lui. La secte exigeait la grâce d'Orsini, la proclamation de l'indépendance de l'Italie, la participation de la France à une guerre italienne contre l'Autriche—ces deux dernières clauses dans un délai de quinze mois.

Le fait est que l'empereur multiplia ses efforts pour réaliser la première demande de la secte. Il fit implorer la grâce d'Orsini par l'impératrice ; consulta ses ministres, le corps diplomatique étranger et ne trouva de résistance que dans un seul personnage. Mais ce personnage, le plus porté à la clémence par état, ne crut pas que l'empereur fut maître d'enchaîner le bras de la justice.

Le cardinal Morlot lui dit :

“ Sire, Votre Majesté peut beaucoup en France, sans doute, mais elle ne peut pas cela. Par une miséricorde admirable de la Providence, votre vie a été épargnée dans cet affreux attentat ; mais autour de vous le sang français a coulé, et ce sang veut une expiation. Sans cela toute idée de justice serait perdue, et *justicia regnorum fundamentum*.”

Napoléon avait compris. Il ne lui restait qu'une chose à faire, et il la fit. Il alla trouver Orsini.

Quel fut l'entretien des deux adeptes de la vente de Césène ? On ne le saura peut-être jamais. Ce que l'on sait pourtant, c'est que dans cet entretien Napoléon confirma les engagements pris en Italie dans sa jeunesse, renouvelés à l'avocat X..... et qu'il jura, dans les bras de celui qu'il ne pouvait sauver de se faire exécuteur testamentaire d'Orsini.

Il fut convenu que celui-ci lui écrirait une lettre que l'empereur rendrait publique, et dans laquelle le programme de l'idée italienne serait déclaré.

Voici, sur l'interpellation relative à la suspension de l'*Univers*, ou plutôt sur ses péripéties, des renseignements qui ne manquent pas d'intérêt, et dont le correspondant du *Memorial d'Amiens* croit pouvoir garantir la parfaite exactitude :

C'est lundi, 26 janvier, que MM. Lucien Brun, Keller et de Belcastel ont eu pour la première fois une entrevue avec M. le duc de Broglie. Dans une conférence, ils demandèrent que, si la suspension de l'*Univers* était un acte accompli par le ministère *proprio motu*, il voulût en abrégé la durée, et, s'il s'y refusait, qu'il voulût bien expliquer les motifs qui l'en empêchaient. Que si, au contraire, ajoutèrent MM. Brun, Keller et de Belcastel, la mesure tenait à quelques difficultés dans les relations avec l'Allemagne, ils n'insistaient que pour se voir communiquer les dépêches qui avaient déterminé la décision du cabinet.

Le ministre ayant fait observer que le gouvernement avait le droit de se refuser à une réponse, même alors qu'une demande d'interpellation serait déposée, il lui fut répliqué que ce serait déjà quelque chose que d'avoir posé la question. C'est alors que le vice-président du conseil annonça qu'il devait s'entendre avec ses collègues et notamment avec le duc Descazes, avant de prendre un parti.

L'entretien fut donc renvoyé au mercredi, et le duc de Broglie informa M. Lucien Brun et ses deux amis qu'il se refusait décidément à répondre à leurs questions et qu'ils pouvaient donner suite à leur demande d'interpellation.

Naturellement, MM. Brun, Keller et de Belcastel en référèrent à leurs amis de l'extrême droite, qui, après une longue délibération, reconnurent qu'il y aurait une imprudence regrettable, pour ne pas dire plus, à attaquer actuellement le ministère sur un sujet qui tient de si près à notre politique avec l'Allemagne. La demande d'interpellation a donc été ajournée, au plutôt abandonnée.

Les journaux ont publié une lettre de condoléance et de sympathie adressée à M. Louis Veuillot par plusieurs habitants de Nîmes, en tête desquels figure Mr l'abbé d'Alzon. Voici la réponse de M. Veuillot :

“ Au R. P. d'Alzon, supérieur des Augustins de l'Assomption, etc.

“ Cher et vénérable ami, et vous, messieurs ouvriers de tant de bonnes œuvres, je n'ai fait que mon strict devoir, permettez-moi de n'accepter que vos sympathies. L'*Univers* peut encore payer sa gloire, laissez-lui en l'honneur. Si les conditions dans lesquelles j'exerce mon beau métier me réduisent à tendre la main, je vous retrouverai. La charité qui m'a donné à distribuer des millions me jettera quelques oboles. Nous n'y sommes pas encore. Quant à ma situation actuelle, j'en ai déjà une certaine habitude, et elle est bien adoucie par les témoignages de votre amitié.

“ Dans les chemins que la foi nous trace, les accidents, les

malheurs et les douleurs ne sont ni des douleurs, ni des malheurs, ni des accidents.

“ Le sentiment intérieur change le sens des mots et la nature des choses. Je vous assure que je me porte bien. Je vois une fois de plus que l'injustice, la fraude et la force n'ont pas le pouvoir de nous faire de vraies blessures, même lorsqu'elles nous tuent. Un chrétien ne souffre réellement que des fautes dont il est lui-même l'auteur. Je ne me reproche ici aucune faute, je peux dire aucune imprudence. J'ai usé légitimement de mon droit de citoyen, j'ai rempli mon devoir de chrétien, je ne suis pas à plaindre. J'ai respecté les lois, et l'on ne m'impute pas d'y avoir manqué. Si la force nous en impose qui défende d'être chrétien et Français, le journal mourra, mais j'aurai délivré mon âme. Vive Dieu ! vive le pape ! vive la France ! Et j'ajoute : Vive l'espoir ! car malgré tout, ces choses et ces pensées ne périront pas, et elles enfanteront un monde.

“ Recevez, cher et vénérable ami, et vous, messieurs, l'expression de ma tendre amitié. Tout ira bien, et nous soutiendrons la lutte, par la grâce de notre seigneur et roi Jésus, qui n'a pas cessé d'aimer les Français.

LES RUINES

DE

MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M. LÉON BESSY.

(Suite.)

—Manuel, me dit alors mon oncle sans détacher un instant ses regards des miens, comme s'il eût voulu sonder tous les replis de mon âme ; Manuel, je viens de découvrir un mal qui n'a pas de remède et dont nous ne devons pas même parler. Donne-moi ces dessins.

—Mes dessins ! répondis-je ; et que ferai je sans eux dans mes instants de loisir ?

—Donne-moi ces dessins.

—Ah ! permettez que je puisse du moins, dans mon isolement, contempler ces fleurs qui m'ont si souvent charmé.

—Manuel, donne-moi ces dessins.

—Prenez-les donc, mon oncle, lui dis-je en les retirant de la caisse et en les lui remettant.

—Infortuné ! ces fleurs, tu n'aurais pas dû les accepter hier et tu ne devrais pas en faire tant de cas aujourd'hui. Si tu les eusses gardées un jour de plus, elles t'auraient perdu et d'autres peut-être avec toi.

—La caisse est prête, dit ma tante en rentrant accompagnée de son mari ; il n'y manquait plus que le baume ; je le mets dans ce petit coin. Vois si tu pourras fermer.

—C'est un peu serré, dit mon oncle paternel en fermant et en me donnant la clef ; on va prendre la caisse tout à l'heure, et demain, au point du jour, le garçon du voiturier viendra frapper à la porte pour avertir. Maintenant allons souper, s'il vous plaît.

Le repas fut court et silencieux. Mon oncle maternel ne mangea point avec nous ; cependant il voulut nous tenir compagnie et s'assit à côté de moi. Il n'y eut d'autre entretien que ce qui suit :

—As-tu reçu une lettre de la capitale de la province ? demanda mon oncle Narcisse en s'adressant au père d'Adèle.

—Oui, et elle ne m'a guère satisfait.

—Y aurait-il de mauvaises nouvelles ?

—On dit qu'il y a eu deux cas de fièvre jaune.

—Est-il possible ? On se sera trop pressé de semer l'alarme.

—Je ne sais que ce que dit la lettre.

—En ce cas, Manuel ne pourra s'arrêter là aussi longtemps que nous l'avions pensé.

—Trois jours seulement, au lieu de dix.

Le souper fini, mes oncles m'embrassèrent cordialement et me donnèrent leurs derniers conseils.

—Que ta langue soit toujours véridique et ton cœur droit, me dit mon oncle Narcisse.

—Economise sans avarice et parle peu, ajouta mon oncle paternel.

—Prends ce talisman, me dit ma tante en me remettant un petit reliquaire d'argent, de forme antique ; si tu viens à être tenté, récite avec dévotion devant lui dix *Pater* et dix *Ave Maria*, et tu ne te perdras pas. Mais plaise à Dieu que tu n'aies pas besoin d'employer ce remède à toute heure. Et maintenant donne-moi la main.

En même temps, ma bonne tante me glissa un petit papier plié, qui, à en juger par le poids, devait contenir une partie de ses économies.

—Garde cela, me dit-elle à l'oreille, c'est une poire pour la soif.

Et ils m'accompagnèrent tous les trois jusqu'à ma chambre.

XIV.

Enfin je suis seul. Si l'on me disait que je dois rester un jour de plus dans cette maison, la vie me serait insupportable. Et pourtant je les respecte tous, je les vénère, je sens tout le poids de leurs bontés ; mais c'est ce fardeau même qui m'accable. Ils m'ont élevé, instruit, comblé de bienfaits : ils ont eu grand tort ; ils auraient dû m'abandonner à la mère et au trespas. Je dormirais maintenant d'un paisible sommeil, et je me reposerais dans les bras du néant, sans malancolie, sans chagrins, sans remords. A quoi m'ont servi leurs soins, sinon à augmenter le sentiment de mes douleurs ? Quelle perspective m'offrent ils pour le jour de demain, si ce n'est la prolongation du cruel martyre que j'endure aujourd'hui ? Je leur dois l'air que je respire, mais aussi l'ardente flamme qu'il entretient dans mon sein. Je suis un être entièrement inutile. Orphelin dès mon bas âge, j'étais destiné à l'isolement, et ils ont pris plaisir à contrarier en moi la nature. Celle-ci ne m'a-t-elle pas ravi

ma mère peu après ma naissance ? N'ai-je pas vu mon père tomber couvert de sang à mes pieds, quand les premières lueurs de la raison ne faisaient que de poindre en moi ? A quoi bon lutter contre les arrêts de la destinée ? L'abandon, la solitude et le dernier repos, voilà ce qui me convenait et ce dont j'avais besoin. Ils ont voulu me tenir lieu de père et de mère, et maintenant ils sont obligés de me repousser ; ils ont essayé de m'entourer d'une seconde famille, et voyant que j'ai semé les pleurs dans son sein, ils me renvoient à ma solitude ; ils ont résolu de me soustraire à l'indigence, et ils ont fait de moi l'être le plus misérable qui soit au monde. Ta vie est ici, semblaient-ils me dire, jouis de ses bienfaits ; ta vie, c'est cette enfant si pure, cette jeune fille au teint de rose, pleine de tendresse, d'enjouement et de charme, qui te sourit, te caresse et semble te convier au suprême bonheur ; vis à ses côtés, crois sous son ombre, prends plaisir à la contempler à toute heure. Et moi je disais : Oui, cette vie est belle et attrayante : cette vie qui enchante mes yeux me fera supporter le tourment de l'ennui que je sens en moi-même, et loin de la repousser, je l'accepte avec délire.—Et maintenant, ils me disent que cette vie, je n'aurais jamais dû y attacher mes regards, que j'aurais dû fuir ses caresses, et que la félicité qu'elle m'offrait devait m'inspirer de l'effroi : cette vie est la mort, s'écrient-ils avec horreur.

Où sera donc ma vie ? et si je ne la puise à cette source, qui aura le secret de donner à mes yeux quelque charme à l'existence ? Si le bonheur que le goûtais près d'elle, si le soulagement qu'éprouvait mon cœur quand une douce parole de cette vie venait le ranimer et faire déborder en lui le torrent des larmes ; si l'amour pour les plantes, pour la lumière, pour le ciel, pour tout ce qui m'entourait, amour qui s'éveillait en moi quand je la contempais dans un délicieux ravissement, si tout cela n'est pas ma vie, chercherez-vous une autre et me la montrez ; sinon, avouez sans détour que vous avez voulu me la ravir, barbares, après m'avoir appris à l'aimer.

Qu'allez-vous faire, ô insensés ? Me croyez-vous seul menacé par le coup que vous dirigez contre moi ? Vous lui déchirez le cœur à elle aussi, à elle que vous appelez vous-mêmes votre vie, la gloire de vos cheveux blancs et le terme de vos plus chères espérances. Ah ! par l'adieu suprême de vos reçues de vos mères expirantes, je vous en conjure, épargnez-la et ne condamnez que moi seul à ce cruel martyre. Arrachez-moi les entrailles, abreuvez mon cœur de toute sorte d'amertumes ; mais ne la contristez pas, elle qui est innocente, et prenez garde que les larmes brûlantes ne flétrissent les roses de ses joues.

Ainsi s'exhalèrent mes plaintes lorsque je me fus enfermée dans ma chambre. Tour à tour je m'asseyais et me levais ; je me jetais sur mon lit et me levais de nouveau ; je marchais à pas précipités et je m'arrêtai tout à coup ; je saisissais le premier objet qui s'offrait à moi, comme si j'eusse voulu le baiser, et enfin, mettant une main sur mes yeux, j'étais obligée de m'appuyer contre la muraille pour ne pas tomber. Une tension douloureuse contractait tous les nerfs de mon front, le sang me montait à la tête, et mes artères battaient avec force. Je crus que ma raison se troublait, et je craignais de la perdre d'un moment à l'autre.

Bientôt je m'alarmai plus sérieusement encore, parce qu'il me sembla que je ne pensais que par intervalles, et que l'agitation terrible à laquelle j'étais en proie et ma fureur contre tout ce qui m'entourait étaient les premiers symptômes de la démence. Cette crainte me fit tenir sur mes gardes. Je promenai lentement mes regards dans toute la chambre, je me lavai plusieurs fois le front, j'éteignis ma lumière et j'ouvris la fenêtre pour laisser pénétrer la clarté de la lune. Le soleil, me disais-je, fait ressortir la différence des rangs, rehausse l'éclat du faste insolent et met à nu toutes les infortunes ; mais la lune étend sur nous ce crépuscule paisible qui nous rend tous égaux, et elle nous enveloppe tous d'une atmosphère de rêverie, d'autant plus douce peut-être que l'on se sentait plus malheureux à la lumière du jour. Laissons donc arriver jusqu'à moi les reflets de la lune.

—Mais la nuit était sombre, le ciel s'était voilé de nuages, et partout régnait un profond silence, interrompu seulement par le faible murmure des vagues qui venaient expirer sur la plage.

Je me rassurai peu à peu. Le calme qui régnait autour de moi, la fraîcheur de l'air, le bruit monotone du ressac, tout contribuait, sinon à chasser de mon esprit les noires images qui l'assiégeaient, du moins à diminuer l'intensité de cette souffrance. On dit que la nuit est le manteau du crime ; quant à moi, je lui ai dû plusieurs fois des conseils et des encouragements salutaires. Je me sentais agréablement soulagé, à mesure que mon cœur se déchargeait d'une partie des peines qui l'obsédaient, comme un homme qui, gémissant d'abord sous un poids intolérable, se regarde ensuite comme très-heureux, quoique son fardeau ne soit que légèrement diminué.

Du moins, me dis-je, j'ai jusqu'ici conservé ma raison. Je ne crains pas la mort. Je l'ai vue de près, une première fois dans la blanche écume des flots, et la seconde fois sous une forme sanglante. Son image ne m'éfraya nullement ; au contraire, elle me console, parce qu'elle m'avertit que ces sombres nuages qui passent maintenant devant mes yeux, que toutes ces tempêtes de l'existence qui éclatent avec une violence terrible au-dessus de ma tête, se dissiperont un jour entièrement pour moi. Alors je pourrai défier toutes leurs fureurs, je serai invulnérable à leurs coups, et je me rirai de l'effroi que leur rage acharnée se flattait de m'inspirer. Mais ce qui me confond et m'anéantit, c'est de penser que mon intelligence pourrait s'obscurcir avant que mon corps fût réduit en poussière. Ah ! s'il est de ma destinée de trainer une existence malheureuse sur cette terre qui me refuse un asile dans son sein, que du moins je ne perde pas la lumière de l'âme, beaucoup plus précieuse pour moi que la lumière du jour. Plutôt que de survivre à une telle dégradation, puis-je être mille fois englouti dans la nuit du sépulchre !